

2

Action Française Chronique Dramatique

« Saül », de M. André Gide

La déformation professionnelle est un mal qui n'épargne personne. Allez voir un spécialiste de l'appareil digestif, il vous trouvera une maladie d'estomac. Le critique, qui ne saurait échapper à la loi, classe les auteurs dramatiques en deux vastes catégories, les bons et les mauvais. Les bons sont ceux sur lesquels on fait facilement un bon article (relativement, s'entend) ; les mauvais sont ceux sur lesquels on fait difficilement un article. De ce point de vue un peu spécial, le type du bon auteur était feu M. Bataille, et le type du mauvais auteur sera M. de Curel. Il est certain que M. André Gide appartient à la catégorie des mauvais auteurs.

Il a traité un grand sujet, celui qui fait le fond du livre de Samuel dans la Bible : l'égarement et la chute du premier roi d'Israël. Saül fut jadis l'élu du Seigneur, mais Dieu s'est retiré de lui. Il a cessé de prier Dieu et Dieu a cessé de l'inspirer. Cette inspiration lui donnait la connaissance de l'avenir. Maintenant, il ne sait plus qu'une chose : son fils Jonathan ne lui succédera pas. A partir de là tout s'enchaîne avec une inflexible logique.

Cette vue sur l'avenir, c'est le secret du roi. Secret qui le rongé nuit et jour ; il le rend taciturne, sauvage ; il le conduit à l'inquiétude, puis à l'emportement, signe de la faiblesse. Ses ennemis sentent cette faiblesse et nouent dans l'ombre leurs complots. Si l'on savait que l'hérédité va être rompue, ce serait une ruée ; il ne faut pas qu'on le sache. Saül fait égorger les sorciers d'Israël.

C'est sa femme qui inspire ses ennemis : c'est elle qui amène dans le palais David, l'élu de Dieu. Elle tente de le séduire, de l'introduire auprès du roi comme espion. David résiste. Saül les surprend et tue la reine. Deuxième crime, sans profit, sans remords : l'aveugle Saül s'attache à David, qui, lui, s'attache à Jonathan, le petit prince en qui il voit le souverain marqué par Dieu. Et Saül, qui ne sait qu'une moitié de l'avenir, est torturé par cette angoisse : qui, qui prendra la place de Jonathan ?

L'on avait seulement, par erreur, épargné le sorcier qui puisse le lui dire ! Il en trouve un, la vieille sibylle d'Endor : elle évoque l'ombre de Samuel qui paraît et révèle l'avenir : Saül, sourd à la voix de Dieu, ne l'entend pas.

Maintenant, le roi abandonné tombe dans les pires erreurs — je dis les pires. David, qui n'ont de vaincre Goliath, prend les armes, inséparé par Dieu, contre le roi, pour la royauté : à la tête des Philistins. Il tente de renverser Saül au profit de Jonathan. Celui-ci, fidèle à son père contre son ami, trouve la mort dans la bataille et Saül tombe assassiné par les soldats qu'il est incapable de conduire. L'oint du Seigneur, le jeune et pur David, reçoit la lourde couronne qu'il ne sera pas capable, lui non plus, de porter sans fléchir jusqu'au terme de sa vie.

Il y avait, dans ce grand thème historique et surnaturel, une admirable matière dramatique. M. Gide l'aborde avec des dons de premier ordre. D'abord, l'intelligence. Personne ne conteste à M. Gide cette vertu, il est doué d'une intelligence sinon dominante, du moins supérieurement souple, insinuante et pénétrante. Intelligence subtile, qui s'exerce avec dilection aux jeux littéraires : c'est la louange qui a monté vers lui de toutes parts, tout le monde reconnu à cette œuvre un singulier mérite littéraire : louange redoublée, à deux tranchants,

perfidé malgré elle. Ce n'est pas en une courte chronique que nous pouvons prétendre trancher le cas de M. Gide, un des plus compliqués et des plus passionnants de la littérature contemporaine. Aussi bien, ne parlons que de *Saül*. M. Gide tenait un grand sujet. Il l'abordait avec la volonté d'un art simple et clair. Il y semait les prestiges d'une littérature où les apports sensuels du XIX^e siècle ont subi un premier filtrage qui les a dépouillés de l'ornement, décantés de l'appel grossier. Les beautés littéraires de *Saül* sont incontestables. On reconnaît à juste titre en M. Gide un maître écrivain, et pourtant... pourtant, un critique pervers et redoutable annonce une étude qui aura pour titre : *M. Gide et la grammaire*. Et il est vrai qu'il trouvera à nourrir son noir dessein. Les beautés de M. Gide sont audacieuses ; elles se plaisent à côté des précipices. Que peut vouloir dire, par exemple, cette exclamation de David : « Adieu Saül : plus pour toi seul désormais ton secret est intolérable » ? J'aimerais consulter un petit enfant habile en analyse grammaticale. Je crois que ces fantaisies sont volontaires. Dans l'ensemble, la forme, chez M. Gide, est sinon parfaite, à tout le moins séduisante et libérée du romantisme superficiel. C'est le fond qui est trouble.

L'autre jour, Mme Landowska nous jouait au clavecin une admirable *Sonate biblique* de Kuhnau, le *Combat de David et de Goliath*. Puisant au même fond, le précurseur de Bach n'y trouvait que joie, allégresse, épanouissement, simplicité de cœur et de moyens. Là où un homme des beaux siècles prenait le positif, l'auteur contemporain n'a pris que les éléments intérieurs. Ce personnage de Saül est d'un tragique effrayant parce que Dieu l'a mis dans une pire situation qu'un esprit humain puisse connaître : posséder une moitié de l'avenir, ignorer l'autre. C'est un symbole qui peut grandir jusqu'à embrasser la destinée. En plein symbolisme — *Saül* a été écrit en 1898 — M. Gide a fait avec talent un drame de Shakespeare rancisé et artificiel ; de la cuisine française dans le chaudron aux sorcières. Je n'ai jamais mieux compris combien la seule intelligence est impuissante quand elle n'est pas échauffée par le rayonnement du cœur. L'intelligence est reine, mais il lui faut un royaume : une magnifique matière sensible à ordonner.

A coup sûr, Saül paraît un souverain neurasthénique plutôt qu'un inspiré dont le Seigneur s'est retiré. Tel quel, humainement, le caractère se défend. On ne peut reprocher à M. Gide que d'avoir estompé les traits et d'avoir ouvert un crédit exagéré à l'intelligence des auditeurs. *Saül* est un ouvrage pour amateurs, il faut tout lire entre les lignes. Par exemple, Saül dit à David : « David, veux-tu que nous nous unissions contre Dieu ? David, si c'était moi qui te la donnais, la couronne... » L'invention est admirable : M. Gide la jette ainsi en passant d'un trait nonchalant. Comprenez qui peut. Au théâtre, ces beautés confidentielles sont dangereuses. Un cri qui sent la chair et le sang, comme on en trouve dans Shakespeare, suffit pour illuminer un abîme. Les beautés intellectuelles ne s'accoutument pas de tant d'ésotérisme.

Le reproche serait encore d'ordre littéraire et ne serait pas grave. Pourquoi faut-il que nous soyons obligés de porter une condamnation autrement sérieuse, si sérieuse qu'ici, à notre tour, nous sommes obligés d'écrire dans le filigrane,

Une part immense de *Saül* est nourrie par les parties basses de l'âme et de l'esprit, l'un corrompant l'autre. Voilà qui a plus d'importance que des longueurs, un manque de mouvement, un piétinement de l'action. La nappe profonde d'où jaillit la source est corrompue, comment l'œuvre entière ne s'en ressentirait-elle pas? Il semble vraiment que M. Gide ait écrit *Saül* dans un dessein de provocation et il n'est que trop vrai qu'il y a chez cet homme qui devrait être un maître quelque chose de pervers. Il ne paraît dans *Saül* qu'un personnage de femme, la reine, et Saül s'en débarrasse en l'assassinant sans un mot de regret. A dire les choses en badinant, on écrirait que c'est la première fois que nous voyons au Vieux-Colombier une mauvaise actrice et une pièce où il n'est pas possible de mener les jeunes filles. La mauvaise actrice, ce n'est rien. Mais nous avons un devoir à remplir, parce que nous avons toujours dit que le Vieux-Colombier était un théâtre où l'on pouvait aller en toute circonstance, à coup sûr et les yeux fermés.

Il n'en est plus ainsi avec *Saül*, en dépit de l'extrême discrétion. Mais voyez à quelle insoluble contradiction M. Gide a été conduit par le fait que sa source était empoisonnée: il a

Le Vieux-Colombier vient de traverser sa plus mauvaise saison depuis sa fondation. Les seules bonnes œuvres qu'il nous ait données sont des pièces classiques ou étrangères. Je ne m'en étonne pas, ma confiance en M. Copeau ne diminue pas d'une ligne. Il est difficile de trouver des nouveautés dignes du Vieux-Colombier, dont nous exigeons beaucoup. Par position, M. Copeau a été obligé de monter les uns après les autres les ouvrages de toute la troupe de la *Nouvelle Revue française*. Ce fut d'abord intéressant: la nouveauté, la qualité littéraire, et puis ces auteurs avaient quelque chose à dire. Ils l'ont dit. M. Copeau est beaucoup trop intelligent pour ne pas le comprendre. Cette crise de croissance était fatale, c'est la tourbe qui se déroule normalement, je suis sûr qu'elle remontera comme le baromètre remonte après la dépression. Déjà M. Copeau a ouvert ses fenêtres et agrandi son horizon. Le malheur a voulu qu'il laissât échapper *Dardanelle*, mais on sait qu'il a reçu une pièce de M. Amiel et une de M. Sarment. Ne craignons pas qu'il se confine à per sécutité dans l'esthétique poussiéreuse de la *Nouvelle Revue française*, ni qu'il monte à sa saison prochaine *Sodome et Gomorrhe*, ni même une seconde de ces pièces comme *Saül*, dont on n'a même pas la ressource de dire qu'elles sont austères.

Et puis, d'année en année, cet admirable théâtre perfectionne ses moyens déjà incomparables. M. Copeau nous pardonnera si, entraînés par l'importance du sujet, nous ne disons qu'en une ligne qu'il n'a jamais rien fait d'aussi réussi, d'aussi parfaitement beau que *Saül*. Lui-même n'avait jamais mis au service d'un tel terrible autant d'intelligence, non seulement intelligence ordinaire qui sert fidèlement le texte, mais intelligence supérieure qui le relève et le fait passer quand il faut. Et autour de lui, quel accord! Il y a des chanteurs de démons en sourdine qui donnent une idée de la perfection. Il y a des décors d'une beauté émouvante et, au dernier acte, une entrée de David digne d'arracher un cri. Avec un instrument pareil entre les mains, M. Copeau peut attendre les chefs-d'œuvre. Quand ils viendront, avec l'aide du temps, et ils viendront, on verra ce jour-là qu'à travers les sinuosités, les retours comme en présente toute œuvre des hommes imparfaits, le Vieux-Colombier aura été l'organe qui crée la fonction et, quand les pièces que la jeune génération écrira pour lui seront dignes de lui, elles seront dignes, simplement, de la scène française.

LUCIEN DUBECH.